

Études littéraires africaines

BEGAG, Azouz, *Zenzela*, Paris, Seuil, 1997, 140 p.

Bouba Tabti-Mohammedi



Numéro 6, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042150ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042150ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tabti-Mohammedi, B. (1998). Compte rendu de [BEGAG, Azouz, *Zenzela*, Paris, Seuil, 1997, 140 p.] *Études littéraires africaines*, (6), 77–77.
<https://doi.org/10.7202/1042150ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ BEGAG, AZOUZ, ZENZELA, PARIS, SEUIL, 1997, 140 p.

Dans ce roman, le récit se déploie entre Sétif et Lyon, pôles auxquels s'amarre la vie de Farid, le narrateur.

Sétif, c'est la ville de l'origine, celle où les parents s'obstinent à construire une maison qu'ils n'habiteront jamais, celle où l'on revient l'été, y retrouvant une atmosphère particulière faite du bruit des vendeurs ambulants, de l'attente de l'eau, de l'agitation quotidienne, des amis dont on partage les escapades.

Lyon, c'est l'immeuble où, au dix-septième étage, vit la famille de l'émigré, désormais rivé à la télévision dans l'attente de *Chapeau melon et bottes de cuir*, seul feuilleton que l'on puisse regarder en famille ; ce sont aussi quelques amis, c'est surtout Anna : elle hante Farid qui observe "l'immeuble d'en face" où elle habite, la guette à l'arrêt du bus, tous les matins, à la même heure. Elle est son rêve, à la fois distante et comme à portée de main.

Les deux lieux se trouvent reliés par les voyages effectués par le narrateur, seul ou avec sa famille, et par un motif très opérant, celui de la "zenzela" qui fonctionne à un double niveau et d'abord à un niveau référentiel puisqu'il est vraiment question de tremblement de terre, celui d'El Asnam en 1980 mais aussi celui qui, dix ans plus tôt, secoue Sétif où le narrateur vient d'arriver. Les deux séismes se répondent, l'un préfigurant l'autre en un jeu de rappels redoublé par le don de prémonition que se découvre Farid et qui lui fait "voir" dans sa nuit lyonnaise, le cataclysme qui détruit El Asnam.

Les séismes qui placent le pays dans une instabilité tellurique, se lisent aussi au niveau symbolique. Tout est, en effet, secousse, le terme et ses équivalents ponctuant tout le texte : zenzela, tremblement de terre, séisme, cataclysme, ogresse.

Dévastatrice, la secousse est aussi parfois ce qui libère, hommes et femmes se retrouvant mêlés dans la rue dans une allégresse dont s'émerveille le narrateur qui voit, pour un moment, tomber règles et barrières.

Le regard qu'il pose autour de lui, s'il est parfois décapant - la scène où, à l'ambassade d'Algérie, Farid se heurte à une bureaucratie courtelinesque, est à cet égard, significative - n'est jamais amer, même si le texte dit bien des échecs mais souvent drôle et tendre.

■ Bouba TABTI-MOHAMMEDI
Université d'Alger